

Que d'argent mal employé !

Autor(en): **Fulbert-Dumonteil**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **30 (1892)**

Heft 8

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-192812>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

assis, les jambes croisées sur l'étrétoit comptoir, attendent le client avec soumission, s'emplissent d'une foule bruyante et grouillante où s'entrecroisent tous les costumes et tous les jargons de l'Orient.

Rien qui distingue, en apparence, cette matinée des autres matinées. Mais observez de plus près : pas une cigarette, pas une chibouque allumée. Le Turc ne fume pas tant que dure le Ramadan !

Cette boutique étroite, que tapisse une nate rustique, c'est celle du *Kaouadji* (cafetier), qui ne versera pas de tout le jour la moindre tassoulette de son kaoua savoureux ; Ramadan s'y oppose !

Comme elles sont accablantes ces lourdes après-midi de juin, sous un soleil de plomb, pour ces pauvres diables, scrupuleux observateurs de la loi qui, depuis la veille, n'ont pas une cacouette, pas un verre d'eau dans le ventre !

Un engourdissement pèse sur la ville, dont les rues semblent s'allonger à l'infini, désertes, silencieuses : maisons closes, bouches closes, paupières closes !

Mais voici que le soleil s'efface derrière les vastes plaines de la Manouba ; à peine la fraîcheur de la soirée fait pressentir la chute du jour qui sera très brusque, et déjà la vie renaît dans la cité arabe. Les portes s'ouvrent et les rues s'emplissent de burnous flottants sur les épaules carrées des robustes *navides*, qui traînent superbement en savates leurs escarpins de cuir verni.

Au seuil des cafés, les clients se massent, les premiers venus sur les banquettes de bois, les autres accroupis à terre sur des nattes de jonc ou d'alfa. Pas un ne tient encore devant soi la petite tasse en forme de coquetier où fume le kaoua, pas une cigarette encore n'est allumée. Mais dans l'ombre de son officine, le kaouadji dose ses poudres et prépare ses bouillottes, et les fidèles, recueillis, attendent le signal qui ne peut tarder, la cigarette aux lèvres et l'allumette à la main, prêts à faire feu...

— Boum ! Boum ! Boum !

C'est le canon de la Casbah qui tonne ce soir, comme il tonnait ce matin. Maintenant, c'est pour clore le jeûne et la pénitence.

Allah ! Allah !

Un grand cri de la foule lui répond. Les allumettes s'enflamment de toutes parts. Des milliers de cigarettes s'allument en un instant ; et les aides du Kaouadji, adolescents aux formes vagues dans la culotte flottante, le cou dégagé, les bras nus, allanguis, vont de banquette en banquette, servir le café brûlant, tandis que les vieux croyants, délivrés des entraves du Ramadan, sourient dans leur barbe de patriarches, aux éphèbes dédaigneux.

Les marchands de glaces, au milieu

d'une cohue assourdissante d'enfants, débitent leurs crèmes glacées à deux caroubes le verre, et des camelots, fils d'Israël, dressant de ci de là leurs tréteaux, ouvrent boutique de pois grillés, de nougats et de gâteaux au miel parfumés à la rose.

Les cafés allument leur lanternes, tout bonnement assujetties à des piquets fichés en terre, en pleine rue, devant leur porte, et des guirlandes de lampions apparaissent dans les crénelures des minarets, dans les colonnades des mosquées.

C'est la fête qui commence, et qui durera une bonne partie de la nuit !

Le centre des réjouissances populaires, c'est le faubourg de Bab-Souika, dont la route conduit au Bardo et à la Manouba, et la place du palais Kassnadar, que décore aussi la grande mosquée de Si-Abderhaman, un grand saint pour le pays.

Il est de bon goût, aujourd'hui, que les Européens aillent, après dîner, se mêler aux Arabes qui fêtent le Ramadan à Bab-Souika.

Après avoir roulé pendant un quart d'heure dans un fiacre déhanché, au milieu d'une poussière sale et puante, on arrive au faubourg. Le véhicule s'arrête devant un passage étroit et voûté, bordé de petites boutiques. Au-delà, c'est Bab-Souika.

La rue d'abord étroite s'élargit tout à coup ; les maisonnettes arabes, basses, ébriquées, mais propres, vous ont un bon petit air bourgeois. Naturellement les terrasses des cafés se sont étendues, pour la circonstance, tout le long de la rue, et leur lumière et leur brouhaha font pressentir l'éclat, le bruit et la cohue, qui là-bas, sur la place de Kassnadar, font cortège aux jeux de toutes sortes, aux chevaux de bois, aux balançoires, aux tournevires, aux massacres et surtout aux nombreuses baraques où trône Karakous, le polichinelle tunisien !

Que d'argent mal employé !

L'usine d'Elswick, en Angleterre, vient de fondre un canon de 110 tonnes, dont la charge pèse 435 kilos et le projectile 815 kilos. A sa vitesse initiale, qui est de 642 mètres par seconde, le projectile a traversé une plaque Compound de plus d'un demi-mètre, une autre plaque de fer de 203 millimètres, 5 mètres de chêne, 15 centimètres de granit, 33 centimètres de béton et s'est arrêté enfin dans un briquetage placé tout à l'arrière du but.

Chaque coup de ce joli monstre de bronze représente une valeur de 4125 francs. C'est gentil, 4000 francs ! De quoi, pendant toute une année, nourrir sa famille, élever ses enfants et faire un peu de bien. 4000 francs ! quelle char-

mante maisonnette on achèterait dans mon village avec un frais jardin et de beaux cerisiers où viendraient bavarder des fauvettes et des pinsons. Que de belles chroniques n'écrirais-je pas pour ce gracieux denier de 4000 francs évaporés en fumée !

On sait que les Américains ont adopté le canon à gélatine, se chargeant par la culasse et lançant un obus de six kilogrammes de gélatine explosible, soit environ cinq kilogrammes et demie de nitro-glycérine pure. Dans une récente expérience, on a tiré avec ce canon sur un rocher énorme, placé à une distance de mille mètres. Qu'est-il arrivé ? L'obus a fait, au centre même du rocher, une ouverture de sept mètres de diamètre et de deux mètres de profondeur, un joli trou ! Des fragments de roche ont été projetés à plus de 3000 mètres de distance et toutes les vitres des fenêtres ont été brisées à 700 mètres du rocher.

Jusqu'ou peut aller la folie des hommes !... Un statisticien aussi distingué que patient a calculé qu'en entassant les uns sur les autres tous les canons existants, on élèverait une montagne de bronze plus haute que le Saint-Bernard. Mon Dieu ! que de cuivre perdu ! quels beaux chaudrons et quelles éblouissantes casseroles on fabriquerait avec cette masse homicide, et aussi, les bonnes lampes pour éclairer les veillées du travailleur, et encore, les jolies cloches pour tinter le glas de la dernière guerre et carillonner l'avènement de la paix universelle...

Il est une justice à rendre à ces engins aussi variés qu'effroyables : Leur puissance même engendrera leur inutilité et leur exécrable perfection deviendra une sorte de bien. Avec ces armes foudroyantes, plus de guerre de trente ans, plus de batailles de deux jours ; plus de ces mêlées sanglantes, de ces poussées terribles, de ces corps à corps meurtriers, de ces pugilats forcenés des temps héroïques — à moins que ce ne soit à la Chambre des députés.

FULBERT-DUMONTEIL.

Anecdote. — En 1860, trois jeunes Fribourgeois firent à pied un voyage à Jérusalem. Arrivés en Turquie, ils furent suspectés et conduits auprès du pacha de la province. Pendant que celui-ci examinait leurs papiers, l'un dit à ses compagnons : *Vouaite vai quinta poucheinta barba que l'a !* Mais quel ne fut pas leur étonnement en entendant le pacha leur répondre dans le même idiome : *Quand mimo j'é onna poucheinta barba, ne vo faut pas avai pouaire.*

Ce pacha était un Fribourgeois qui, après de nombreux voyages et aventures, avait été amené sur les terres du sultan. Là, abjurant le christianisme pour embrasser la religion de Mahomet, il était